

Hubert Lucot

Opérateur le néant



Extrait de la publication

Opérateur le néant

DU MÊME AUTEUR

Autobiogre d'A.M. 75, Hachette/P.O.L, 1980.

Phanées les Nuées, Hachette/P.O.L, 1981.

Langst, P.O.L, 1984.

Simulation, Imprimerie nationale, 1990.

Sur le motif, P.O.L, 1995.

Les Voleurs d'orgasmes, roman d'aventures policières,
sexuelles, boursières et technologiques, P.O.L, 1998.

Probablement, P.O.L, 1999.

Frasques, P.O.L, 2001.

Opérations, P.O.L, 2003.

*Les autres œuvres d'Hubert Lucot
sont répertoriées en fin de volume*

Hubert Lucot

Opérateur le néant

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005

ISBN : 2-84682-060-0

www.pol-editeur.fr

I

LE DAMIER

La clarté vide d'un salon de thé empli du seul soleil estival constitue un événement. C'est une catégorie d'instants, une teinte, rien ne se produit... mais une *chose* surviendra.

Au printemps 1999, en bas du Grand Escalier blanc qu'est le musée Guggenheim de New York, position satisfaite de Georges Maure – à côté d'Arlette, discrète. Ils habitent mon quartier parisien, je ne les avais pas rencontrés ces dernières années.

Début août 2001 : une main se pose sur l'épaule d'A.M. dans la halle aux fruits chaude d'été face à l'hôtel Sully : Georges Maure se meurt, dit... (A.M. ne reconnaît pas...) Arlette. Cancer.

Pendant plusieurs jours, entrevoir Georges Maure dans le couloir de notre clinique en 1955. Sa robe de chambre en soie, BARRÉE. Barre souvent la gorge de

Maure un foulard en soie, mais j'associe à sa forme une barre indistincte.

Fin août 2002, un faire-part à plat sur une table. Bord noir. Georges Maure. Sa longue agonie.

Quelques étés

Un bistrot ou salon de thé balnéaire est empli par le seul soleil. Un demi-siècle après, je pense cela comme un événement, alors que rien ne se produit dans ce jour d'été 1957 ou d'une année voisine, mais une CHOSE INATTENDUE *surviendra* : le reste de ma vie.

L'été 2002 s'achevait. Dans mon courrier parisien, un faire-part : Georges Maure. La mort s'attarde une nouvelle fois à mes vingt ans.

D'abord, une main et une durée. L'année dernière, une main se pose sur l'épaule d'A.M. ; pendant un an, Georges Maure retarda sa mort.

J'explore mes archives : non pas un mais deux ans. En août 2000 la *main* ; un autre feuillet est collé, *adventice*, à la scène qui place deux femmes contre un étal de légumes, quand Arlette Maure rappela à A.M. l'atrocité du destin humain.

Nos six poumons blessés (tuberculose) dans le couloir de la clinique d'Auteuil, en 1955. Jean Crinyème mourut il y a 15 ans. Maure, *cette fois*.

Quand je pense « Maure », souvent, une BARRE marque sa robe de chambre en soie. À l'instant, je prends conscience que sa main droite tenait en permanence contre sa hanche soyeuse un étui en carton bleu de cigarettes au tabac noir : Gitanes. Extraordinaire proximité de cette image cachée qui dès décembre 1955 pointe vers la mort d'août 2002.

Le feuillet adventice appuie la lumière blanche dans une forêt de l'Italie montagnaise. Des fantômes se dessinent entre les arbres dont la force s'enfonce jusqu'au centre de la planète. *Revenants* : le retour du passé est une action d'aujourd'hui.

Automne 2002 : une *négation* s'attache au rasoir mécanique que j'avais abandonné, par hasard, sur le rebord de ma bibliothèque.

L'instant d'après, une automobiliste accomplit une action complète sur le trottoir d'en face, longuement, intenses détails : en avant, braquer, en arrière, et encore, pour un progrès dans le large, dans le long et l'étroit. Puis : détachée de cette scène *classique* aux trois unités (lieu, durée, déroulement) et de l'objet énorme (l'automobile, dans laquelle la jeune femme prit, à l'arrière, un sac, CLAC de la portière), elle marche vers sa disparition.

Une géométrie m'emplissait, discrète. Dans le salon de thé de 1957, clair soleil dur. Dans un couloir comportant de la soie et une barre.

Arbres et lumière s'allongent, fantômes. Une géométrie évoluée possède dans ses principes la négation, soudain j'ai conscience de cela. Considérer l'essence du cinéma me donne un profond plaisir : nous touchons à l'espace et au temps purs en retirant l'intrigue.

Heureux client d'un traiteur libanais aux parois légères, je sais derrière mon dos le mur puissant d'un immeuble bourgeois où vécut Jean-Édern Hallier à 20 ans. Jean-Édern est IDÉE – de printemps (le Bois et le lac proches, la Normandie), printemps de la vie (carrière, gloire) –, il est délicieuse synthèse de présence et d'absence... les branches et feuilles de menthe appartiennent au corps de l'eau fraîche dans la carafe libanaise.

Dans mes archives d'août 2000, une main

A. M. soudain me demande : « Qui est Jo? » Dans la halle aux fruits, tomates, courgettes, têtes d'ail, une main s'est posée il y a une heure sur l'épaule d'A.M., comme si elle volait une pomme. La sexagénaire indique qu'elle va bien, mais « Jo va très mal », A.M. entend « poumons », « chimiothérapie », elle pousse des « Oh » horrifiés sans parvenir à reconnaître la dame, et donc « Jo », soit ses traits, soit un passé commun : un bout de ruelle, une salle des

fêtes. Entre cette inconnue et moi soudain s'abat un pont d'où jaillit un vieux camarade. Je m'exclame : « C'est Maure : Georges Maure. » Il vint habiter rue Saint-Paul vers 1980, non loin de la halle végétale qui s'étend devant l'hôtel Sully.

Nos six poumons blessés, il y a 45 ans, dans un couloir. La robe de chambre de *Maure*; nous ne disions *Jo*. Notre manie commune de tirer sur des brunes, Maure, Crinyème, moi, en devisant comme dans la salle de billard d'un château.

Une rivière enchantée pourrait couler le long de la rue d'Auteuil; une auberge ouvrirait ses portes-fenêtres sur un sable analogue à celui du parc minuscule de la clinique parisienne.

Août 2000, feuillet adventice, le temps-lumière (Orta, Piémont)

Au-dessous de moi à la situation imprécise (je suis « en hauteur »), la force de la lumière blanche descend d'une cime invisible le long d'un tronc s'enfonçant dans la pente. Je confonds cette force avec celle de l'arbre qui vise le centre de la Terre; en fait, il s'érige. Sans direction ni provenance, la lumière module la consistance des objets colorés, le sous-bois affine le rayonnement solaire en une abstraction, dans les montagnes qui dominent Kyoto des fantômes donnent chair transparente aux intervalles entre les troncs géants. *Diurne, nocturne, captive* : ces mots m'illuminent.

Après un long silence, le craquement d'une feuille sèche. En 1940, il y 60 ans, j'ai fait craquer une telle feuille à Châtelton dans les monts d'Auvergne, j'ai créé un son fossile près des roches volcaniques.

Une heure plus tard, alors que le soleil a disparu, sauf dans le corps de la pierre chaude, je ressens cette chaleur sous le minuscule palais sur pilotis terrestre qui, il y a plusieurs siècles, servait d'hôtel de ville, peint à fresque comme un petit morceau de Florence-1954 – ou de Côme-1970, quand sur le mur extérieur de la cathédrale j'ai cherché en vain l'infime grenouille dantesque vantée par le guide; 10 ans après, mon doigt décela un bombement lisse : la grenouille avait fondu en un demi-millénaire.

Le fantôme des forêts de Kyoto rappelle le vaillant guerrier, l'amoureux blessé, dans le Quattrocento du Japon, je m'attache à la profondeur de la lumière épousant un tronc jusqu'au plus subtil des humus. Se cassant au loin, une branche crée acoustiquement une dimension oblique (elle choit sur le côté, pense-t-on) dans l'immensité de la masse sylvestre. Au sein de la forêt, la lumière captive tourne en rond comme l'amoureux et le guerrier mort quérant l'aimée perdue ou le repos éternel.

Août 2002. Damier, culotte d'enfant, aiguë

Venant de Rome – nous montâmes à Pise –, notre train a passé Carrare : grosses pièces de marbre près de la voie,

nulle exaltation de l'antique. Il a traversé un large fleuve côtier, dont je reçois un bras argenté comme un idéal que je dois identifier. J'essaye l'un des chenaux qui retombent dans la Gironde en un perpétuel assèchement contrarié par la marée perpétuelle. Non, ce n'est pas exactement ça.

Le *savoir d'enfance*, je le situe bientôt à Poursugues, au nord de Pau, une grande sensualité brune m'emplit : Emma, traversée d'un aigu. Le fleuve sauvage était éloigné de la *propriété* (à 8 ans, j'appris ce mot), où courait un bief. La matière bois : petit pont, sur un *bras d'eau* ; granges ; maisons étrangères des métayers, dans un *demi-ailleurs* ; comme le fleuve Charente et Angoulême annoncent la plage de sable et l'océan au voyageur, le g d'Angoulême plonge dans Poursugues.

Les éléments : le damier qui dès l'enfance *projette* quelque chose ou ordonne l'écran avec une rigueur élégante ; la géométrie fondamentale qui utilise lettres ou mots : carré, triangle, rond ; être assis en tailleur, angle aigu pointant au genou.

Mimi Clohérec inventait des jeux, nous modelâmes la terre glaise *luisante d'eau* – « luisante d'yeux » ?

Une famille alliée naquit pour moi dans l'été de guerre 1943, produite par Emma Bop, épouse Clohérec, la splendide amie de ma mère. On ne parle de Clohérec – quel prénom ? –, cache-t-on que, résistant, il se cache ? En 1944, il fait sauter un pont, les Allemands le fusillent dans un autre monde : les Landes. Les Clohérec ont trois enfants, mon souvenir les réduit à Mimi que semble ignorer son grand-

père Bop, et je serais le seul à observer, silencieusement, l'étrange désuétude du hobereau, parce que les murs étonnants m'attirent ?

Ressemblance du vieux Bop avec le père de la troublante Lea Massari dans *L'Avventura*. Le yacht isolé, les îles sans habitants, l'eau plaît au corps.

En 1943, le vieux Bop est à son petit bureau dans la demeure pyrénéenne comme son propre père se tenait ici, dans les mêmes teintes feuille morte, en 1920 ou 1900. Marronniers immenses, machaons au bleu profond, une machine à calculer en ébonite ou, de cette même matière marron, une petite enceinte dans laquelle on fait soi-même des yaourts bulgares. Bop consigne des prix, les seaux de lait, les résultats des métayers, sa part, il calcule cela en costume de ville à la couleur marron (cravate parme ? tavelure mauve sur le dos de la main ?). Il fait de l'agriculture dans un bureau à l'ombre fraîche. Les colonnes du registre tirées au cordeau, la régularité des chiffres et des nombres, les rayons dorés sur le crâne luisant forment un ensemble homogène. J'ai ressenti cette harmonie patinée, ces teintes, dans la maison de Soseki (île Kyushu, où je me suis baigné dans le soufre à Bepu) et dans la salle commune du ryokan (auberge) de Nara, salle à manger bourgeoise des années 1920 où j'ai cru distinguer une TSF en bois.

Le sexe aigu de Mimi, sa culotte de toile bleu marine dont elle tire une jambe pour pisser. Je ne vois ce sexe, l'aigu est la *jambe écartée* : l'écartement du petit short

ajusté. Pisser debout, « garçon manqué ». Pisser sur la terre glaise toute fraîche.

Bob. Ibbels. Poursugues : primauté, savoir ancien. Le g de glaise.

Mimi progresse acrobatiquement sur le sommet d'un mur ?

Depuis des décennies, un damier m'occupe. Les deux joueurs ont 6 ou 7 ans, je suis l'un d'eux, l'autre est un camarade de Dainville, un petit Briard inidentifiable. Mon psychisme a toujours situé les enfants, assis en tailleur, au sommet d'un muret que recouvre la tôle ondulée de l'appentis voisin. Jetons, ronds, carrés, petits chevaux, cartes. Tous les jeux proviennent d'une seule boîte théorique sans troisième dimension. Caché et oublié le jeu interdit ? Avec un garçon ? me suis-je demandé pendant des décennies. Réponse aujourd'hui : avec le garçon manqué Mimi.

Je m'approche du short 58 ans après : c'est une barboteuse indigo dont un élastique ferme les jambes en haut des cuisses.

Une idée de volaille (blanche, crottée) : dans l'appentis ? Le lierre sur le muret forme un réseau (graphe).

Mon livre *Autobiogre d'A.M. 75* s'attache au *jeu sous le lierre* parce que Mimi préfigure l'enfant A.M., nommée Annie Bono (« sa petite culotte », la grosse grappe de raisin) ? Autre rencontre : figure soulacaise, la générale

Dourthe, baiseuse sèche, peu séduisante partouzeuse, se nomme Mimi. (Se cacher sous le lierre [sous le lit] ?)

Dans les années 1940 : un damier, des pions, des tiges, des jetons de couleur ivoire ou acide (bleu, jaune) sont associés dans le tiroir en acajou de Dainville à des écrous, à un mètre (articulant des baguettes renforcées de métal), à des plans d'architecte aux lignes indigo impliquant un bien écarté du père : sur la berge du Morin, un long rectangle de 3 000 m², bande, plan, cheville × (30 m × 100 m). Cette figure dérive vers la géométrie tendrement subtile qu'à 19 ans (août 1954) je décèle dans les fresques du Quattrocento, chez Dante, chez Machiavel – tous deux tirent au cordeau la société humaine sur de petits fiefs appartenant à d'envoûtantes cités-États –, dans la treille du village alpestre investi depuis Milan et Turin.

Soudain : en 1880, l'Italie et le Japon modernes n'avaient pas 20 ans. Le bureau de Bop. Nara.

Le vieux Bop, une île déserte, Nara

Le Chili ! En cet instant. Depuis un mois, une impression de Chili souvent m'envahit. Le Chili du Sud tempéré avant les glaces. Pluvieux, vert – nous ne sommes plus dans l'éblouissant soleil donnant un surcroît de vide aux plages du Pacifique sans baigneurs (Valdivia). J'aspire à un pays moderne riche, secrètement, d'un temps arrêté et ancien ; dans la salle à manger-bureau du ryokan de Nara, j'assiérais

le vieux Bop, petit homme rond dont le costume se termine par des guêtres ? Portait ces accessoires mon professeur de sixième Kerguelen, que je sais chauve à la couronne vieillie, très probablement Bop avait cette tête, dans *L'Avventura* le père de Lea Massari promène la même sur une île déserte de Sicile, à la recherche de sa fille ; son costume-cravate de diplomate à la retraite prononce la sauvagerie du site rocheux ; sa désuétude de petit mâle asexué, la beauté sensuelle de la disparue : il en est l'inverse, le faire-valoir, il la *crystallise*.

Le Chili et Nara ne me ramènent pas dans les cantons d'Île-de-France, mais dans la vieille modernité, quand j'aime l'ébonite de 1925. Alors, ma méditation pose un vieux Marseille que j'aurais désiré, comme un paradoxe, avant qu'a.m.b. (A.M. jeune fille dont je connais enfin la chair) n'y dessine sa claire beauté élancée : un Marseille noir, se coupant du soleil de façon poussiéreuse (mais plaisir des pieds nus sur les carreaux frais).

L'œil touche la négation

Installé à ma table parisienne, en cet automne 2002, pour ce qui soudain m'apparaît « un jeu de société » (couper, coller du papier, textes et images), j'éprouve l'illusion que se mêlent au plaisir de la manipulation les lignes d'un paysage, montagne enveloppant le sanatorium juvénile (1955), ou bien le luxe d'une clinique dans l'Île-de-France résidentielle fait de moi l'étranger qui descendra à la rivière.

Habillé de frais, je m'apprêtais à sortir, le rebord de la bibliothèque porte mon rasoir mécanique : surface nue, normale, rasoir insolite ; absence et présence s'interpénètrent. Un geste oublié a produit cette réalité. Le rebord nu a attiré l'objet comme un aimant ; un *plus* négatif relève la nudité de sa surface. Le rasoir est un événement immobile.

Aussitôt : sous ma fenêtre, de l'autre côté de la rue, une jeune femme insère sa petite voiture dans un intervalle restreint. Sa tête, sa chevelure blonde, ses traits aigus, son application constituent un lointain que rien ne me conte. La raideur et les à-coups de la manœuvre « me rentrent dedans » : ils heurtent en moi le désir d'harmonie. Le personnage a arrêté le moteur, il sort de la voiture, passe devant elle, monte sur le trottoir, ouvre la portière arrière, prend un sac banal. FIN !

Le personnage marche sur le trottoir. Il a tourné le dos à sa voiture, il s'est détaché d'une action accomplie. Il marche vers sa disparition, vers le plus doux des néants, réactivant en moi le vieil amour des constructions :

Il y a deux ans, une main étrangère se maintint sur une épaule chérie dans la chaleur de l'été urbain ; puis la lumière enchaîna des enchantements dans l'Italie des lacs. Ces phénomènes relèvent d'une *géométrie évoluée* qui fut celle (elle demeure en moi) d'un mystérieux damier comportant petits chevaux, cartes, couleurs, jetons, auquel j'ai récemment rattaché l'oblique des jambes et du sexe de la petite fille Mimi Clohérec. Une telle géométrie lacunaire

animait la forêt du mont Orta et la table de restaurant qui flotte au-dessus des reflets s'enfonçant dans le lac. Elle marquera la jeune automobiliste et le rasoir sur la com-mode, là où je reconnais l'action du négatif.

Cloison

Assis contre une cloison qui est aussi celle de l'immeuble parisien où vivaient les Hallier, j'écris : « Je suis seul dans ce restaurant libanais qui existe depuis peu. Le temps passé (1957-2002) est bref, la durée (45 ans) est remplie, pour moi et pour l'humanité. Les choses FAITES l'ont été en songe, mon psychisme songeur donne une actualité à tout cela, déceler une histoire relève de la conscience, non de la sensibilité, qui vécut un temps absolu, sur quoi l'inscription marque peu. »

Extrêmement présent aujourd'hui, Jean-Édern Hallier est idée de printemps aux vêtements sombres dont le faible attrait constituerait un signe de la richesse familiale, alors consommée sobrement, et des villégiatures dans les bocages de l'Ouest.

Calé matériellement contre l'immeuble invisible dans lequel Jean-Édern jeune vécut, je m'ouvre, avec le restaurant délicieux (menthe immergée dans les carafes), à la pente de l'avenue Raymond-Poincaré qui coupe l'avenue Foch. Je ressens, un peu après ma main droite s'avancant vers les arbres, l'idée Jean-Édern, sa tête indistincte; idée, pâle synthèse présence-absence en une origine 1957, idée

fraîche, pure de toute narration, quand je suis aujourd'hui lourd d'existence et d'une histoire qui se prolonge, obligatoirement redondante – et vulgaire : manger, frotter des dents abîmées –, l'une de mes faces est le bout de trottoir, noir comme la veste ordinaire du jeune bourgeois ; l'immeuble qui pèse sur mon dos, Jean-Édern le *bouffera*. *Ce futur d'autrefois* me donne une émotion, je me surprends à imprimer une trame sur un papier. Sur un papier sorti de ma poche, j'ai lancé un quadrillage « faisant » cour de ferme ou cour d'un hôtel de la rue du Bac, voire la couverture écossaise dont le seigneur farmer, poète lakiste, couvre ses jambes allongées sur un transatlantique dans le sens du val.

Étrangement, le verso de mon papier sauvage est une invitation à un colloque sur les écrivains retraités, qu'anime une double visée : occuper ses loisirs, se créer un surcroît de ressources, car bientôt la rare jeunesse ne pourra subventionner une vieillesse proliférante.

Un vertige

Dans la salle de bains, le couvercle de la lunette est vertical, « verseau », ainsi que le sol carrelé ; horizontal le mur. Rien n'est cassé – de moi, meurtri. Ai-je perdu connaissance pendant une seconde ? Je sais que mon système cardiovasculaire est bon. Ma raison note : pour lire mon poids (lequel me préoccupe) au bout de mes orteils, j'ai penché ma tête sur mes genoux. Afflux de sang ?

Vermeer, Van Gogh, cabinet

Le cabinet Zieger, dans un petit palais du Marais, rue de la Cerisaie. De la salle d'attente la plus grande dimension est verticale. Deux reproductions géantes touchent le plafond. S'allongeant en hauteur, la jeune fille de Vermeer lance vers le ciel le bleu ciel de son turban. Un jeune homme d'Arles à la vareuse jaune (boutons tordus de pâte sombre) porte un chapeau de ville élégant pour un rural : mon adolescence ! L'un des Van Gogh qui m'offraient la brutalité de contact au monde et l'histoire personnelle du peintre, quand le plaisir de vivre les matières, les couleurs, se tord au destin tragique de « Vincent ». Plaisir, douleur, mort. Plaisir, plaisir disparu, soi disparu. L'artiste tord l'espace dans le temps, tord les temps dans un espace. Vermeer a courbé le bleu céleste du turban féminin.

L'attente se prolonge, je constate soudain que *mon âme s'est envolée* : le rural jaune a cédé la place à un chapeau de femme que Vermeer allonge démesurément dans un rouge-grenat traversé de lumière telle une toison féminine. Je m'explique ma surprise : ce deuxième Vermeer était au-dessus de ma tête, invisible ; Zieger (il fut une lame verticale de la porte entrouverte un instant) a appelé un client, dont j'ai machinalement occupé le fauteuil confortable.

Achévé d'imprimer en février 2005
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1890 – N° d'imprimeur : 05XXXX
Dépôt légal : février 2005

Imprimé en France



Hubert Lucot
Opérateur le néant

Cette édition électronique du livre
Opérateur le néant d'Hubert Lucot
a été réalisée le 25 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en février 2005 (ISBN : 9782846820608)
Code Sodis : N44634 - ISBN : 9782818005736